

Le Canard

MONTREAL, 27 MAI 1882

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces: Premières insertions, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass., est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILLARD & C^{ie},
Éditeurs-Propriétaires,
No. 8 Rue Ste. Thérèse.
Boîte 325.

ÇA ET LA.

Le parlement fédéral, ayant adopté la loi sur le tabac canadien, sa mission est remplie. En conséquence, il a plu en divers endroits, et à Son Excellence le gérant de la boutique, d'ordonner la dissolution de la Chambre.

Quant à la dissolution des cœurs, elle a lieu le plus naturellement du monde et fonctionne admirablement sans avoir besoin de la sanction officielle du représentant de Sa Majesté. A elle seule, elle ne nous aurait peut-être pas procuré les émotions d'une lutte électorale, mais à ce travail constant de démoralisation est venue se joindre la crise spasmodique qui vient hâter la désorganisation de notre corps social et politique. Le tout combiné a produit chez nous cette maladie grave que l'on est convenu d'appeler la fièvre électorale, fièvre intermittente qui donne des frissons convulsifs à ce grand dadais de malade imaginaire qu'on appelle le peuple.

A propos de tabac canadien, un député, M. Patterson, d'Essex, a prononcé un discours pour annoncer à la Chambre et au pays qu'il (pas le pays, M. Patterson) ne s'oppose pas. En apprenant cette nouvelle l'électorat a dû respirer, et les lectrices du *Canard*, si toutefois il y a des dames qui font leurs délices de ce genre de littérature, ont dû se pâmer d'admiration en apprenant qu'il y a un membre un député que ses goûts aristocratiques distinguent de la vile tourbe adonnée à la mastication des pralines Kentukiennes.

Quant au parlement local, il vient de vendre le chemin de fer, ce qui va lui permettre d'emprunter \$3,000,000 et d'imposer des taxes sur les manufactures. Les affaires amènent les affaires. L'élevage des veaux qui se fait concurremment avec celui des hôtes intéressants de Spencer-Wood coûte passablement cher. Pour subvenir aux dépenses du ranche, l'éleveur on chef a été obligé de faire des barganes avec Sonéal. Aussi, il faut dire que le préposé à la porcherie se fait aller un peu croche lorsqu'il va se ballader à Montréal et à Québec. Ce sont des \$150 par jour pour payer ses menus plaisirs. Ce sont des tours de voitures à n'en plus finir et les cochers qui le trimballent se font payer le prix. Ils voient bien qu'ils ont affaire à un habitant qui n'a pas l'habitude de coucher en ville. Sans compter que mon sieur se paie de la musique aux taux de \$92 par sarabande, tandis qu'il pourrait se procurer des orgues de barbarie moyennant ce que le cha-

peau, passé parmi l'honorable société, pourrait rapporter de gros sous. Si j'avais quelqu'influence auprès de l'éleveur en chef, je lui dirais de n'envoyer en ville que des cochonniers imbus des idées démocratiques et économiques, sans lesquels une porcherie ne saurait donner des résultats propres à satisfaire les hautes aspirations des hommes de l'art (lard pour ceux qui n'ont pas vu la cochonnerie gubernatoriale.)

Il est donc entendu que nous aurons des élections, et ce à courte échéance.

Les élections!

Quelle mine superbe à exploiter! Le libre et indépendant électeur attend avec impatience le moment où il lui sera permis de se faire aduler, cajoler, bernor, exploiter et turlupiner à propos de son vote.

Autrefois le vote avait une valeur appréciable à prix d'argent. C'était un article que l'on vendait de la main à la main. Donnant, donnant. Tout le monde était satisfait à l'exception des candidats battus et ruinés.

Hélas! cet heureux temps a disparu. Oh! par exemple, n'allez pas croire qu'on est devenu plus scrupuleux! pas de ça, Lizette! L'argent est aboulé comme autrefois par des particuliers qui comptent bien se rembourser avec usure à même la caisse publique.

Ils ne sont pas difficiles. On leur donnera une entreprise, on les placera, eux ou leurs amis, on adoptera une loi destinée à favoriser leurs intérêts.

Seulement, si vous croyez que leur souscription attinge jamais le gousset de l'électeur vendu, vous pataugez dans le bourbier inextricable de l'erreur.

Entre le souscripteur et le partisan de la conciliation qui cherche à concilier ses principes avec ses intérêts, il y a l'entremetteur. Cet organisateur banal a le talent de faire accroire au bailleur de fonds que son argent sert à l'achat des consciences, tandis qu'en réalité, le cabaleur travaille à se faire un lit moelleux avec de la plume de dinde. Les fonds électoraux, une fois insinuos dans la profondeur de l'organisateur de cabale n'en sortent plus, excepté pour corrompre les nouveaux élus dans l'intérêt de l'entremetteur.

Quant à l'électeur vénaal, il vend encore son vote, mais on le paie en hableries, en promesses de places et il prend tout cela pour de l'argent comptant. Comment ne pas croire à l'influence d'un homme qui se vante beaucoup et à qui l'un des partis a confié l'organisation d'un comté: Et l'on s'étonnera après cela du grand nombre de solliciteurs d'emplois et autres faveurs ministérielles!

De cette façon, tout ce petit monde qui s'agite dans la cloaque infect de l'intrigue politique se trompe mutuellement, et c'est en fin de compte Jean-Baptiste qui paie les pots cassés.

Allons, Jean Baptiste, on t'offre le spectacle d'une danse de pantins aussi cocasse qu'échevelée. Mets donc toi-même la main aux ficelles et fais-moi danser ça à ta manière. Cela te procurera le double plaisir d'être à la fois acteur et spectateur. Sans compter que les frais de mise en scène reviendront moins cher.

Bien renseignés.

Samedi dernier, à l'Académie de Musique, on venait de jouer *Les noces d'Olivette*.

La foule, composée aux trois quarts de Canadiens-Français, s'écoulait lentement. Quelques Anglais, dont plusieurs n'avaient pas compris un traitre mot de ce qui s'était dit ou chanté, se faisaient part de leurs impressions.

Le Canard, qui s'était permis d'assister à la représentation, quitte à obtenir plus tard une dispense de M. M. Tarto et Tardivo, a entendu une intéressante conversation entre un Anglais intelligent (il y en a) et une Anglaise, raide, guindée, pincée, empesée:

En voici la traduction:
L'Anglais.—Excellente musique.
L'Anglaise.—Splendide! et quelle belle langue que la langue française. C'est toujours avec un véritable bonheur que j'entends parler français.
—Mais vous l'entendez parler souvent en ce pays?
—Ce n'est pas la bonne sorte de français. Je n'aime pas le patois.

Et notre diode vous disait cela avec une moue dédaigneuse qui produisit sur son interlocuteur un effet tout autre que celui qu'elle en attendait, car l'Anglais en question paraissait comprendre le français juste assez pour savoir que le prétendu patois canadien n'existe pas ailleurs que dans l'imagination des francophobes et des ignorants. Notre pimèche venait d'entendre Nigri remplir un rôle de gascon et gasconner à outrance. Pour elle cet accent méridional était le vrai français. Les autres acteurs n'ont pas parlé autre chose que le prétendu patois canadien prononcé à la canadienne.

La pièce ne contenait pas un seul mot qui fut étranger à des oreilles canadiennes françaises. Et dire qu'on les compte par milliers les Anglais qui, tout en vivant avec nous, restent dans l'ignorance la plus crasse sur notre compte: Allez donc espérer de civiliser des imbéciles de cette espèce!

Bon à noter.

Lorsqu'une chose qui vaut la peine d'être dite nous est exprimée de cette manière franche et catégorique qui porte l'empreinte d'une conviction honnête, nous aimons à faire connaître la nature de la communication qui nous est faite.

La déclaration de M. W. F. Haist, de Camden P. Q., comté de Lincoln, Ontario, réunit ces conditions. Voici ce que dit M. Haist:

«Rempli de joie à cause de mon retour à la santé, je veux décrire quelques au sujet du remède merveilleux, l'huile de St. Jacob. Depuis six ans, j'ai employé divers remèdes à l'intérieur et à l'extérieur sans éprouver de soulagement. Enfin je me suis procuré une bouteille d'huile de St. Jacob qui m'a guéri après quelques applications. Ma belle-mère qui avait beaucoup souffert de rhumatisme a aussi été soulagée par l'usage du grand remède allemand. L'huile de St. Jacob est un grand bienfait pour l'humanité souffrante et je ferai tout en mon pouvoir pour faire connaître ses mérites.»

Voyez la chanson: *Le Régiment de Sambre et Meuse*, publiée dans le numéro de Mai de l'ALBUM MUSICAL.

Les dramaturges inconnus.

**HARPAGON OU LE MÉ-
CHANT MAÎTRE.**

DRAME EN DEUX ACTES
COMPOSÉ PAR JOSÉ MÉDEUX.

Personnages:

- HARPAGON, le méchant maître.
 - OLÉONTE, garçon qu'est pas bien fin
 - LAFLECHE; valet de Cléonte.
 - NARCISSE, } frères d'Harpagon.
 - ADRIEN, }
 - GARCETTE, cocher d'Harpagon.
 - Un laid kais.
 - M. ST ROUGE, commissaire de pas lisse (police).
- Aux deux actes la scène représente une scène deux maison.

ACTE IER

Scène Ière:

Harpagon, Garcette.

Harp.—A! a! te voilà j'aurais bien voulu que tu serais venu un peu plus tôt.
Garc.—Pourquoi donc mon maître.
Harp.—Pourquoi? (s'écoute) tu veux le savoir, ébion voilà (il donne un coup de pied à Garcette)-

Scène II

Harpagon, Narcisse, Garcette.
(se tenant la joue)

Harp.—Bonjour Narcisse.
Narc.—Mosseux, je viens comme une colombe en enportant une nouvelle, mais une bien triste si vous n'avez pas rachuter vot'sœur elle va se noyer.
Harp.—(Se tirant les cheveux) Ma sœur noyer.
Narc.—Oui vot'sœur noyer.
Harpagon éclate en sanglots.
Harp.—(Mettant la main dans sa poche) Garcette ou est tu?
Garc.—Plait-ils.
Harp.—(lui donnant sa bourse) Tiens vas racheter ma sœur.
Garc.—Très bien.
(La toile tombe)

ACTE II

Scène I

Harpagon, Cléonte.

Harp.—(Se croyant seul) A! infame, a! sélérat de Garcette il a tuer Adri (apercevant Cléonte) tiens te voilà Cléonte.

Cléonte.—Que vous a donc faite Garcette

Harp.—A! l'infame de Garcette il a tuer Adrien mon frère bien-aimer.

Cléonte.—(en se mouchant) C'est bien de vailleure mais on ne peut pas t'y remédié

Harp.—C'est vraie mais on peut punir son assassin.

Cléonte.—Comme de raison.

Harp.—Va cri Mr. St. Rouge le commissaire de police.

Cléonte.—Je vas y aller.

Scène II

Harpagon, seul.

Harp.—(pleurant) Ah! pauvre Adrien (il s'éclate de rire.) Oui mais e Garcette va être puni.

Scène III

Harpagon, Cléonte, Garcette, Narcisse, Lafleche, Mr. St. Rouge, commissaire de police, un laisquet.

Harp.—Garcette nous allons te jugé.

Garc.—Pourquoi mon maître.

Harp.—Pour avoir tuer Alphonse.

Garc.—Ce n'est pas moé qui a tuer Alphonse.

Harp.—Non!

Cléonte.—Non!

Narc.—Non!

Lafleche.—Non!

M. St. Rouge.—Non!

modifièrent, un sourire illumina sa pâle figure, il plaça son index sur ses lèvres, en signe du silence qu'il me commandait; je le vis s'abaisser sur lui-même, plier les genoux avec précaution, étendre le bras droit comme s'il se fut agi de prendre une truite dans un des beaux lacs de l'Amérique, et, avant que je pusse deviner ce qu'il allait faire, il se redressa sur ses pieds, et je le vis tenant et hissant à lui, comme un câble, la queue du monstre qu'il avait entrevue à l'orifice de la bonde et qu'il avait tirée jusqu'à la racine. J'aidai autant que je pus à cette nouvelle manœuvre.

Il était démontré mathématiquement que tant que nous pourrions conserver le tonneau entre nous et la tigresse, notre salut était assuré.

Nous pouvions espérer ainsi que nous trainerions l'animal jusqu'au rivage, où, à l'aide de nos compagnons, nous pourrions nous en rendre maîtres et l'amener vivant au Jardin des Plantes, à Paris, ou au jardin zoologique de Londres, et l'exposer avec ces mots, formule habituelle d'hommage:

Tigre royal (femelle) donné par le capitaine Mac Clenchm et M. Robert.

Peut-être avions-nous tous deux, mon camarade et moi, la même pensée sans nous la communiquer.

Nous descendions avec prudence. Mais qui compte sans son tigre, compte deux fois.

Nous avions mal calculé nos forces respectives, car, bien que privée de l'usage de ses jambes de derrière, la tigresse nous entraîna à sa guise et traça elle-même l'itinéraire qu'elle voulait parcourir. Tous nos efforts pour l'arrêter furent vains; elle se dirigea, et nous avec elle, vers l'intérieur des terres, continuant ses grondements sourds, et nous regardant de son oeil fauve, comme si elle nous considérait comme sa propriété.

Nous parcourûmes ainsi un mille: le capitaine tenait fermes la queue de l'animal, moi, je me cramponnais de toute la force de mes phalanges à la basque de l'habit du capitaine. Et ici, messieurs, je dois une confidence à la vérité du récit, je veux vous montrer ce que vaut l'espèce humaine quand la question du salut et de l'intérêt privé sont en jeu. Oui, j'avouerai qu'il me passa une idée infernale par le cerveau: j'eus la tentation de lâcher prise et d'abandonner mon compagnon.

Tout ce que je puis dire pour ma justification, c'est que si j'avais tenu la queue de la bête et que mon compagnon eût tenu celle de ma veste, il aurait peut-être eu la même pensée que moi.

Peut être aussi, messieurs, tous, tant que vous êtes ici, auriez vous subi la même tentation en pareille occasion; j'aime à le croire pour avoir la conscience plus légère.

Je n'ai pas cédé à la tentation. Pourquoi? Je l'ignore. Était-ce par crainte d'être rattrapé par mon ami, ou par la tigresse, ou par les deux? je ne sais... A ce moment, je n'avais pas l'intelligence de l'analyse, et depuis, je n'ai pas cherché à me rendre compte de la position.

Quelques aspérités de terrain; des racines d'arbres à la surface du sol, rendirent en ce moment notre course moins rapide, et ce fut sans doute ce moment de répit qui permit à mon courageux et intelligent ami de concevoir une de ses pensées hardies, un de ses moyens imprévus de salut, qui ne pouvait être enfantés que par une imagination active comme la sienne.

Le moyen qu'il trouva, je veux, je dois même le recommander à quiconque, dans ses voyages, se trouverait dans la position critique où mon ami le capitaine et moi nous nous sommes trouvés.

(A CONTINUER.)